

David VINCENT

# L'Apostrophe du Ciel et de la Terre





L'apostrophe du Ciel et de la Terre, lien du Ciel et d'un monde éphémère, qui est pourtant le nôtre, notre hémisphère.

Père de nos pères, union de la vie et de la terre,  
Où la vie de chacun de nous est en sursis.

Réconfort de nos malheurs vers notre bonheur,  
Les apôtres sans apostrophe.

Il faisait très chaud au marché ce matin de juillet.

Les rues étroites se transformaient en nuée ou plutôt en ruée d'individus.

Les couleurs, la beauté éclatante des fruits, des légumes et des épices illuminaient la vie et les gens.

Les odeurs de volailles encore fumantes alléchaient les passants et tout semblait paisible en même temps que très bruyant.

Cette petite ville, située au milieu des montagnes, resplendissait de beauté, d'éclat et de magnificence et l'on pouvait encore y voir, non loin, quelques splendides sommets enneigés.

L'air y était si pur que l'on pouvait s'y baigner et le vent qui y soufflait caressait les promeneurs avec

finesse, douceur et délectation, comme le plus agréable des zéphyrus.

Sur la Grand-Place du marché, des saltimbanques animaient la vie par leurs acrobaties et jonglages.

Il y avait aussi des cracheurs de feu et des funambules, évoluant sur les cordes au-dessus de la foule, qui s'émerveillait du spectacle.

Des adultes avaient retrouvé leurs yeux d'enfants, le temps de ce joli spectacle.

Soudain, le chantre de la ville, à la sortie de l'église, entonna une mélodie, accompagnant de sa voix le manège de ce joyeux spectacle.

Quelques cagots applaudirent, le zythum moderne à la main, entraînant quelques zazous.

Tous, adultes comme enfants, se mirent à rire, à la suite des zazous et de leurs tenues.

Ce dimanche estival tenait toutes les promesses de son parfum...

Non loin de là, quelques zigues triviaux, bouteille à la main, complétaient le tableau du marché de propos grossiers et malséants.

Devant ce piètre spectacle, quelques personnes exhalaient leur colère.

À quelques mètres de là, pour quelques sous, installées dans l'ancre d'une petite caravane, des devineresses attendaient de dévoiler l'avenir encore incertain aux passants. Les vagabondes des âmes se lassaient de les voir, devant l'attente de ce jeu de patience.

Plus loin, toujours sur la Grand-Place, un poète chantait tour à tour des élégies et des méliques pour le plus grand plaisir de la petite foule réunie alentour, qui en savourait chaque instant.

Tout à coup, apparurent sur la grande estrade centrale, au beau milieu de la foule et des montagnes, des individus portant des capuches et des habits sombres, ressemblant à ceux des moines d'une autre époque.

Leurs visages, à peine visibles, et leur présence, aussi silencieuse qu'inquiétante, au milieu de ce joyeux vacarme matinal, faisaient office de contradictions.

Deux bancs se trouvaient face à face au milieu de l'estrade et les individus allèrent s'asseoir en alignement et en répartition des deux bancs, sans un bruit, de manière méthodique et procédurale, sauf le dernier, qui s'avança vers la foule au centre de l'estrade et qui, après un bref instant, leva la tête.

Sa capuche masquait une grande partie de son visage, mais l'on pouvait voir deux mèches brunes dépasser et un regard vif et perçant qui transcendait la foule tout entière.

Soudain l'homme prit la parole et dit, d'une voix douce, mais très ferme :

## **I. L'Amour**

« Grand peuple terrien, grand peuple de la Terre, qui ne forme en réalité qu'un seul et même peuple, en

ce jour qui naît de nouveau, je dois vous parler à nouveau.

Car le lac de l'oubli a effacé vos mémoires originelles et je vous ai vus aimer, mais pas assez.

Je vous ai entendus et vus vous demander ce que je vous avais dit, car noyés dans le grand lac, vous vous êtes abreuvés jusqu'à y étancher votre soif.

L'amour même de vos proches pour vous reste trop souvent incertain.

Vous aimez, il est vrai, un peu, mais jamais suffisamment, votre amour est limité à votre petite et étroite proximité. Et, trop souvent, vous excluez les peuples en dehors des vôtres et les vôtres à l'intérieur de votre propre peuple.

Ainsi, trop souvent, vous excluez votre propre humanité.

Vous n'êtes pas mauvais mais qu'est-ce qu'un amour partial et limité, à part une demi-part d'éternité ?

Votre amour est trop restreint au plus proche de vos proches et de vos poches.

Et là même encore, votre amour et votre équité sont incertains.

Vos croyances et votre propre foi vous retiennent prisonniers.

Vous croyez en un Dieu unique pour certains, il est vrai, mais pourquoi alors exclurait-Il votre prochain ?

Ce prochain, cet autre vous-mêmes ?

Et, en cela, votre devenir est, comme votre destin, toujours très incertain.

Vous aimez parfois vos mères, vos pères, vos épouses, vos époux, vos enfants, mais ceux qui diffèrent de vous, trop souvent vous les haïssez.

Vous prétendez croire en l'Unique, le Juste, Celui qui aime toutes les femmes et tous les hommes, mais par vos pratiques, vos pensées, vos croyances et vos religions, vous excluez la plus grande partie de l'humanité, la moitié de votre propre vérité.

Je suis pourtant revenu au milieu des ombres pour vous parler de vos cœurs, de vos vrais cœurs, et vous dire que vous faites fausse route.

Vos cœurs ne connaissent pas de frontière, de couleur, de famille, de religion, de croyance, d'apparence, de conviction ou d'intérêt séparé de la mère, de l'humanité.

En cela se situe le secret, peut-être le grand secret.

En cela se situe le langage,

Peut-être le vrai langage, votre langage, dont vous vous êtes coupés.

Vous priez et faites des offrandes à Dieu ou aux dieux de l'humanité, que jamais vraiment vous ne respectez ou aimez.

Vous prétendez prier par compassion alors que, par vos actes, vous haïssez et détestez. Vous prétendez vous agenouiller devant Dieu, devant les dieux ou devant aucun dieu de l'éternité, et vous humilier, alors qu'en vérité, vous vous rabaissez vous-mêmes, et vous humiliez le sacré.

Vous mettez sur tous vos mots et maux, ce que

vous appelez Dieu, alors que votre propre liberté à jamais vous aime et vous attend.

Vous bannissez parfois cette vie qui vous aime et vous a été donnée.

Vous mettez toutes vos plaies sur ce nom, Dieu, mais votre liberté est le signe de l'éternité, qui vous a voulu libres et indépendants.

J'entends des voix, vos voix, qui appellent à l'action divine, à sa présence et, en cela même, vous reniez ce pouvoir, ce don de l'éternité, votre liberté.

Je vous entends murmurer en vous les plus bas mots, vous demandant où est Dieu ? Où sont les dieux ? Mais quel est le Dieu, quels sont les dieux, qui vous priveraient de votre action libre et indépendante ?

En somme, de votre propre liberté, en vous donnant toutes les clefs, les clefs mêmes de votre première liberté, de votre propre éternité ?

L'amour véritable se suffit à lui-même et respecte sans retour, ni engagement quelconque, après le don ou l'offrande. Le receveur du don est donc libre, entièrement libre, voici là, la plus belle preuve d'amour. »

Puis l'apôtre, après avoir fini son discours, contempla les montagnes, et l'on pouvait voir ses yeux vifs, scintiller d'un iris violet.

La foule, devenue toute silencieuse et tenue en haleine par cette étrangeté et un pareil regard, semblait légèrement effrayée.

Quand, silencieusement, l'apôtre retourna s'asseoir et s'immobilisa, un deuxième apôtre se leva, l'air sombre, et dit :

## **II. Les enfants**

« En cette heure tragique, je dois moi aussi vous parler, je dois moi aussi vous dire et vous poser cette question : qu'en sera-t-il de vos enfants demain ?

Vous éduquez vos enfants dans des milieux hostiles, prompts à la compétition, l'émulation, la délation et l'amputation de soi-même et des autres. Mais encore, dans la soumission, l'inconscience, l'irraisonné pour finir à l'égoïsme.

Il est vrai pourtant que vous les aimez, mais votre peur des uns et des autres, qui alimente votre haine sans fin, corrompt vos enfants mêmes.

Vos traditions, vos coutumes et votre mauvaise éducation alimentent vos chaînes d'esclaves que vous portez pendantes le long du cou.

Ainsi, vous transmettez à vos enfants, de générations en générations, ces mêmes horribles chaînes d'avidité, de cupidité, de soumission, de corruption, d'égoïsme et de servitude, hostiles et inutiles à l'esprit comme à la vie et, pour cela, l'esprit du monde vous fuit.

Vos us et coutumes, loin de briser vos frontières humaines non naturelles, ne font que les renforcer.

Et chaque jour, vos murs s'agrandissent.

Les montagnes admettent pourtant tous les flocons de neige sur leurs sols sans jamais les distinguer les uns des autres, d'où que vienne le vent qui les apporte.

Et le Ciel étoilé n'est délimité par aucun mur d'acier que trop souvent vous, humains, construisez.

Cependant, vous croyez penser à l'avenir de vos enfants et vous en préoccuper, mais pour cela, d'abord, il faudrait chaque jour commencer par construire et bâtir un monde plus juste, un monde meilleur, un monde où règne un air plus frais, un air de paix. L'égoïsme grandissant de chaque être et de chaque famille, consiste à penser uniquement à ses biens et à son confort personnel et à ne se soucier que de soi.

Sans jamais vraiment essayer de révolutionner un tout petit peu la misère et le chagrin de ceux qui n'ont rien, qui dorment devant les portes le ventre vide, l'esprit vain et la moralité vaincue.

Si vous pensez aimer vos enfants, alors essayez de vous battre pour leur construire un monde plus juste, plus humain, qui n'exclut personne et respecte chacun. Chacun un peu chaque jour, chacun avec au cœur un petit peu d'amour et ses moyens, chacun finalement partageant le pain au quotidien.

Car vos sociétés d'adultes éduquent moins qu'elles ne corrompent vos jeunes enfants, par une misère spirituelle et des besoins matérialistes sans fin...